

#### IV

Si nous tournons maintenant nos regards vers l'armée française, nous nous trouvons en présence d'un tout autre spectacle, de tout autres hommes. Nous n'avons plus, hélas ! à redouter un prestige trompeur. La défaite a jeté un jour trop sinistre sur tous les défauts de notre armée et de notre nation. Nous devons craindre au contraire que nos désastres ne nous rendent injustes pour nous-mêmes et que nous n'attribuions aux vices des hommes ce qui est la suite du malheur des circonstances.

Il n'est pas nécessaire, pour juger l'armée française, de faire une distinction entre les troupes qui ont servi avant Sedan et celles

qui se sont formées plus tard. Quelle que fût la supériorité militaire des premières, j'ai cependant trouvé chez les unes comme chez les autres à peu près les mêmes défauts et les mêmes qualités. Mais il est indispensable de distinguer les uns des autres les différents corps de notre armée. Elle n'avait nullement l'homogénéité, l'unité d'esprit, l'uniformité de mœurs qu'on trouve dans l'armée allemande. Nous avons bien remarqué chez celle-ci des diversités provenant des différentes nationalités ou de la composition des états-majors; on pouvait y observer aussi une plus grande moralité dans l'artillerie et la cavalerie qui sont des corps d'élite, et une moindre dans l'infanterie où tous les éléments, bons ou mauvais, se trouvent confondus. Mais, chez nous, ces différences étaient bien plus marquées.

Il faut d'abord mettre à part les troupes étrangères, les spahis et les turcos, dont la présence sur le sol français indignait à bon droit nos adversaires. Non pas qu'il faille voir en eux des bêtes sauvages, comme on le fait

souvent; les Arabes sont doux, patients, d'une résignation à toute épreuve et d'une reconnaissance charmante pour ceux qui leur font du bien; quand ils sont blessés, ce sont des malades modèles; mais ce sont des hommes primitifs, sans mesure dans leur haine comme dans leur amour. Ils ignorent les ménagements que la civilisation impose envers les ennemis. Une fois lâchés, ils ne se possèdent plus et sont capables de toutes les cruautés, de toutes les violences. Un de nos collègues, infirmier à Hagueneau au commencement du mois d'août, m'a raconté que l'un d'eux, après Woerth, a coupé la gorge au médecin allemand qui le soignait. Pour eux, combattre, tuer est un plaisir, et la crainte seule du châtement met un frein à leurs instincts de vol, de meurtre et de débauche (1).

(1) Les Allemands, M. de Bismark lui-même, ont abusé de la présence dans notre armée de ces troupes étrangères et des régiments de discipline pour parler de nos soldats avec aussi peu de générosité que de justice; surtout quand on songe que depuis le mois de septembre, toutes les classes de la société se trouvaient représentées dans nos gardes mo-

Les zouaves valaient à certains égards mieux, à d'autres moins que les turcos. Troupe essentiellement fantaisiste, ils portaient à l'excès les qualités et les vices du bas peuple de Paris : l'insouciance du danger et de la mort, la gaieté au milieu des privations, l'intrépidité au feu, la furie dans l'attaque, un esprit merveilleux d'invention dans les plus grandes difficultés, parfois de la générosité et une effusion de cœur toute spontanée; mais aussi une profonde indifférence du tien et du mien, une effrayante immoralité, nul sérieux, nulle réflexion, nulle virilité de pensée et de sentiment. C'étaient des gamins, gâtés mais non mûris par l'âge.

biles. M. von Leutsch, directeur de la Revue savante le *Philologus*, a osé écrire que les pertes de l'armée française zouaves, turcos, zéphyr, etc., ne pouvaient pas se comparer à celles de l'armée allemande, où se trouvait l'élite de la jeunesse des Universités. — Assurément il est tombé dans les rangs de l'armée allemande plus d'une noble victime, et la mort de J. Brakelmann, de H. Pabst, a provoqué à Paris comme à Berlin les regrets et la sympathie de tous ceux qui s'intéressent à la science. Mais M. von Leutsch devrait ne pas oublier que dans les rangs de l'armée française est mort un homme de génie : H. Regnault.

L'ennemi n'avait guère moins à les redouter que les turcos, mais l'ami pouvait moins compter sur eux. Comme eux excellents soldats au début, la défaite les a complètement démoralisés et transformés en pillards ivrognes, encore plus redoutables aux paysans français qu'aux Prussiens.

Tout autre était l'infanterie de ligne, à laquelle je joins le corps d'élite des chasseurs à pied où se retrouvent à un degré éminent les qualités de la ligne. C'était le noyau de notre armée, et nous y trouvions en grand nombre ce que l'un d'eux appelait pittoresquement : *les vrais Français en France*. « Si nous avions été victorieux, me disait-il, les zouaves et les turcos se seraient bien plus mal conduits que les Prussiens, mais les vrais Français de France se seraient mieux conduits. » Ignorants, légers et vaniteux comme l'est chez nous le peuple presque entier, ils rachetaient ces défauts par les ressources variées d'un esprit ingénieux et original, par une vraie bonté de cœur, une bravoure naturelle

et simple, une grande égalité d'humeur, et quelque chose de cordial, d'humain, de franc, qui gagnait tout de suite les sympathies. Je parle naturellement du soldat de ligne encore jeune, non de celui qui a fait son métier de la carrière militaire et sa vie normale de la vie de garnison. Le vieux lignard est d'ordinaire, malgré son apparente bonhomie, un type digne de peu d'estime. Célibataire de profession, il a tous les vices de son état, et en particulier la paresse et l'égoïsme. Chez le jeune soldat, au contraire, nous trouvons d'ordinaire les affections de famille très-développées et une simplicité de cœur qui le rend facilement accessible à tous les bons sentiments. L'ignorance malheureusement empêche le plus souvent le développement des qualités naturelles dont il est doué.

Nous retrouvons à peu près le même caractère dans la cavalerie, avec quelque chose de plus dégagé, de plus conscient, de moins naïf et naturel. Le cavalier se trouve beau et il pose un peu, mais aussi a-t-il le sentiment de sa

dignité et sa conduite en est-elle meilleure. Je ne m'étendrai pas sur l'élégance et la hardiesse de nos chasseurs à cheval, sur la fermeté et l'énergie parfois un peu brutale de nos cuirassiers, sur le calme et la dignité de nos dragons. Notre cavalerie s'est toujours conduite avec bravoure, mais les hommes du métier diront à quel point elle était insuffisante comme nombre et comme éducation militaire, et le peu de services qu'elle nous a rendus.

L'artillerie est l'honneur de notre armée par le caractère des hommes qui la composent. Il semble que leur arme leur communique je ne sais quoi de calme, de fort, avec cette confiance dans sa force qui permet d'être doux. Nos artilleurs ont fait jusqu'au bout leur devoir, sans se laisser démoraliser par les défaites ni par l'infériorité des armes avec lesquelles ils combattaient. Après l'armistice, quand les soldats rentraient chez eux ou à leur dépôt, sales, déguenillés, sans dignité dans le maintien, les artilleurs avaient con-

servé leur bonne tenue, leur air martial et tranquille.

A ces anciens corps de notre armée vinrent se joindre, après nos premières défaites, des troupes nouvelles. Ce fut d'abord l'infanterie de marine, qui s'illustra par sa bravoure à Mouzon et à Sedan. Elle n'avait jamais paru dans nos guerres européennes et jouissait d'une assez mauvaise réputation, due sans doute aux méfaits que les nations dites civilisées se permettent volontiers dans leurs luttes avec les peuples d'Asie ou d'Afrique. Je crois aussi que la discipline des soldats de marine était peu stricte en ce qui concerne le maraudage ; mais les jours de bataille, il n'y avait chez eux ni traînants ni fuyards ; ils se battirent en héros, les cendres de Bazeilles sont là pour l'attester. Tous ceux que j'ai vus étaient bien supérieurs aux soldats de ligne par le développement de l'esprit et par l'élévation du caractère. Les voyages lointains leur avaient ouvert l'intelligence, les avaient débarrassés d'une foule de préjugés ; souvent

éloignés de la patrie, ils s'en étaient formé une idée plus claire que ceux qui ne l'avaient jamais quittée, et ils comprenaient mieux pour quelle cause ils allaient lutter et mourir.

Un peu plus tard, au siège de Paris et sur la Loire, vint le tour des gardes mobiles. Ces jeunes recrues, à peine instruites du maniement des armes, n'ont presque jamais été de véritables soldats. Certains bataillons se sont admirablement battus; ceux de la Sarthe, de la Bretagne, du Loir-et-Cher, de la Dordogne, de l'Isère, du Haut-Rhin, ont étonné les vieux soldats par leur courage. Parmi les mobiles se trouvaient beaucoup de jeunes gens de familles aisées, qui savaient pourquoi ils se battaient et par suite se battaient bien; mais le plus grand nombre étaient des paysans ou des ouvriers arrachés à la charrue ou à l'atelier; ils s'étaient crus libérés du service militaire, subissaient à contre-cœur la loi nouvelle, supportaient mal les privations d'une guerre désastreuse et les intempéries d'un

hiver rigoureux, et se sentaient incapables de résister à des troupes régulières et à une formidable artillerie. L'ignorance, l'insouciance des questions politiques et patriotiques, l'absence de toute grande pensée, de tout sentiment élevé, les énervait. Ils n'étaient ni méchants ni corrompus; les sentiments de famille et d'amitié étaient d'ordinaire assez vifs chez eux; mais le penchant à l'ivrognerie, la légèreté des mœurs, si générale en France, étaient presque aussi répandus dans la mobile que dans la ligne. Sans doute, la garde mobile a été souvent digne d'éloges, mais pris dans son ensemble, ce corps, qui représentait la nation en armes, a été au-dessous de ce qu'on pouvait attendre de lui.

Deux corps seuls se sont montrés dans la campagne de la Loire véritablement *sans peur et sans reproche* : les zouaves pontificaux et les marins (1). Les zouaves pontificaux, recrutés principalement parmi les jeunes gens des

(1) Si j'en crois le témoignage d'officiers allemands, les garibaldiens dans l'Est ont mérité les mêmes éloges.

familles nobles ou cléricales, ou parmi les populations si religieuses de l'Ouest, ont montré ce que peuvent des hommes soutenus par une forte conviction. Royalistes, ils avaient seuls conservé, avec les souvenirs de la vieille France monarchique, une idée nette, un amour profond de la patrie; catholiques, ils avaient le sentiment très-juste que la défaite de la France était la chute du catholicisme. Ils ont combattu contre toute espérance, sans jamais reculer, parce qu'ils avaient la foi. Naïfs et chevaleresques, ils étaient convaincus que la bonne cause devait triompher.

Les marins, appelés de la flotte en automne, donnèrent à Paris ses meilleurs artilleurs, et à l'armée de la Loire ses meilleurs fantassins. Commandés par un corps d'officiers exceptionnellement intelligents, instruits et dévoués, soumis à une discipline de fer, accoutumés à voir de face le danger et la mort sans jamais trembler, modestes, fidèles et loyaux comme le sont d'ordinaire les populations maritimes,

les marins ont fait l'admiration de tous par leur indomptable et silencieux courage.

Je ne parlerai point des gardes nationaux mobilisés, qui n'ont paru sur la scène que tout à la fin de la guerre, d'une façon assez peu honorable et qui sont une réédition inférieure des mobiles; mais on doit une mention spéciale aux francs-tireurs, petits corps irréguliers qui devaient opérer indépendamment de l'armée et faire la guerre de partisans.

Il est tout à fait ridicule de blâmer au nom de la morale, comme l'ont fait les Allemands, la conduite des francs-tireurs. Quand un pays est envahi, il est parfaitement naturel que tout homme valide saisisse un fusil, et que, sans attendre les ordres d'un général ou d'un colonel, il fasse tout le mal possible à l'ennemi, lui coupe ses approvisionnements, tue ses éclaireurs. Chaque rocher, chaque arbre devient un danger pour l'envahisseur. Si un grand nombre d'hommes déterminés osent entreprendre le rude métier de guerilleros, une armée d'invasion peut se trouver arrêtée

dans sa marche et paralysée dans ses efforts, comme l'armée de Napoléon I<sup>er</sup> en Espagne. Les Allemands ont bien pu se livrer à de vertueuses et ridicules indignations contre le métier d'assassins que faisaient les francs-tireurs dans leur guerre d'embuscades; mais ils n'ont jamais pensé un mot de ce qu'ils disaient; ils savent bien que tout soldat fait un métier d'assassin et que la guerre n'est plus un duel à armes égales comme du temps des Horaces et des Curiaces; ils savent de plus que leur grande guerre de 1813 a été en partie une guerre de francs-tireurs; ils admirent comme nous, j'en suis sûr, le major Schill, le noble Andréas Hofer, Th. Kœrner, Charles Friesen.

Si je ne partage en aucune façon l'opinion de ceux qui réprovent les francs-tireurs et la guerre d'embuscades, je ne suis pas non plus de ceux qui s'étonnent que les Prussiens les aient fusillés. Ils ne pouvaient pas leur reconnaître le caractère de belligérants, leur sécurité exigeait la sévérité la plus terrible envers

les francs-tireurs, et ils étaient en droit de les fusiller, comme les francs-tireurs étaient en droit de fusiller leurs prisonniers. Mais la douceur des mœurs s'opposait à la stricte exécution de ces règles redoutables de la guerre de partisans ; les francs-tireurs faisaient souvent des prisonniers et souvent ils étaient eux-mêmes faits prisonniers. Lorsqu'ils combattaient à visage découvert et non en embuscade, les Prussiens ne leur appliquaient pas d'ordinaire la rigueur des lois de la guerre.

A mon avis, la création et surtout la multiplication des corps de francs-tireurs fut, de la part des Français, une grave erreur, reconnue d'ailleurs, mais trop tard, par le gouvernement qui essaya en vain de les incorporer dans l'armée régulière. Nos mœurs sont trop douces pour que la guerre de partisans puisse se faire d'une manière générale et efficace. Les Prussiens, plus durs, savaient appliquer sans pitié les règlements militaires ; mais on ne trouvait en France que bien peu

de gens décidés à tuer de sang-froid et à faire d'avance le sacrifice de leur vie, s'ils étaient pris. De plus, la guerre de partisans doit être faite par des volontaires armés à leurs frais, rompus au maniement des armes, à la course, à la chasse, et guerroyant dans leur propre pays dont ils peuvent connaître tous les sentiers, toutes les retraites. Au lieu de cela, les francs-tireurs étaient équipés par les municipalités et, livrés à eux-mêmes, gaspillaient l'argent et les fournitures qu'on leur donnait; ils étaient envoyés par ordre dans des pays qu'ils ne connaissaient pas; ils étaient composés trop souvent de gens désireux d'échapper à la discipline militaire, au campement en plein air et aux dangers sérieux des vraies batailles. Quelques compagnies se sont bien conduites, en particulier celle des francs-tireurs parisiens de Lipowski à Châteaudun et à Alençon; mais le plus grand nombre d'entre elles ne se battaient jamais; les jours de bataille on voyait les francs-tireurs errer sur toutes les grandes routes à la recherche de

leurs compagnies, les cherchant naturellement du côté où ne grondait pas le canon. Certains corps s'étaient recrutés de vrais bandits, terreur du paysan qu'ils pillaient, battaient et ne défendaient pas, et dont la maison était souvent, après leur départ, brûlée par l'ennemi. Je crois qu'aujourd'hui les hommes sérieux sont en France unanimes à reconnaître que les services rendus par les francs-tireurs ne peuvent pas être mis en balance avec le mal qu'ils ont causé.

Je n'entrerai pas dans l'analyse des imperfections de notre armée au point de vue militaire, pas plus que je n'ai voulu exposer les mérites de l'organisation prussienne. D'autres plus compétents ont dit et diront l'incapacité de nos états-majors (1), l'ignorance de nos officiers et de nos sous-officiers, l'incurie de notre intendance, l'insuffisance de nos ambu-

(1) De l'aveu de tous, même des ennemis, l'armée de la Loire et l'armée du Nord ont été conduites avec un grand talent. Mais alors les éléments dont disposaient MM. Chanzy et Faidherbe étaient trop mauvais, les circonstances trop défavorables, pour que le succès fût encore possible.

lances (1), l'infériorité de notre artillerie que n'a pu compenser la supériorité de nos fusils et le courage de nos soldats, le manque de cohésion de nos différentes troupes, enfin le désordre profond d'une administration où s'étaient perdus le sentiment du devoir et l'habitude du travail. Je me contente de noter les traits les plus saillants de la situation morale de l'armée et du pays.

Le début inique de la guerre et les sentiments mauvais qu'elle a excités au début, ont pesé sur nous jusqu'à la fin de la campagne. Tandis que, dans la guerre d'Italie, les soldats ont réellement été soutenus par la noble pensée qu'ils combattaient pour l'indépendance d'un peuple opprimé, jamais dans la guerre actuelle l'armée n'a partagé l'idée ridicule que nous allions délivrer les Allemands opprimés par la Prusse, comme le prétendaient les manifestes impériaux. Les seuls sentiments

(1) Voyez sur le service sanitaire le remarquable article de M. Le Fort, *la Chirurgie militaire*, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1<sup>er</sup> novembre 1871.

de ceux qui étaient satisfaits de la guerre étaient une mesquine jalousie contre la Prusse dont la puissance grandissante offusquait notre amour-propre, un vieux regain de haine remontant à 1815, et le plaisir puéril et immoral de montrer sa force, de battre son voisin, et d'entrer en triomphateurs dans une capitale quelconque. La masse de la nation, qui ne songeait point à la guerre et la voyait même avec effroi, n'éprouvait point de répulsion morale contre l'iniquité du prétexte saisi par l'empereur, et accepta bientôt avec satisfaction l'idée d'une promenade militaire à Berlin. Les soldats se réjouissaient de ne plus faire la guerre, cette fois, chez des amis comme en Italie, mais chez des ennemis où le pillage ne serait plus un crime. Ces sentiments bas et puérils se changèrent en véritable rage quand vinrent les premières défaites, et que la France fut envahie. Des gens, qui trouvaient tout naturel de ravager les provinces Rhénanes et même de les conquérir, se mirent à crier au sacrilège, à la violation du sol sacré de la

patrie, à l'outrage envers la civilisation dont la France tient le flambeau, etc. Les Allemands furent représentés comme des barbares, des sauvages; le vocabulaire de la langue ne suffisait plus à la fureur des patriotes. Il n'est pas de calomnie, pas de mensonge qui contre eux ne fût de bonne guerre. Tandis que le noble et sérieux enthousiasme patriotique qui avait soulevé les Allemands au moment de l'injuste attaque de la France, continuait à soutenir un grand nombre d'entre eux, même lorsque la guerre s'était changée en guerre de conquête, de haine et de rapine, l'esprit de jalousie et d'orgueil qui nous avait guidés au début, persistait encore après Sedan et empêchait dans notre armée le développement du pur et saint amour de la patrie et de la justice. De là cet affolement qui saisissait nos troupes après chaque défaite; de là ces accusations continuelles de trahison. On ne voulait pas s'avouer à soi-même son infériorité, ni les qualités de l'ennemi.

Et pourtant, malgré ces dehors de fureurs

belliqueuses et de chauvinisme aveugle, il est bien certain que chez nous, comme chez les Allemands, on n'aime pas la guerre. Dès le début, j'ai rencontré des soldats qui gémissaient sur l'atrocité de tout ce qu'ils voyaient, qui s'indignaient du métier que faisaient les peuples pour obéir aux rois. Sans doute, on trouvait en plus grand nombre dans notre armée que dans l'armée allemande des hommes qui se battaient par plaisir ; mais c'était une exception. Parmi les mobiles, qui représentaient le mieux le peuple même, on entendait des protestations unanimes contre la guerre et ses horreurs. A Coulmiers, un artilleur qui soignait avec une bonté touchante un Bava­rois blessé, s'écria tout à coup, avec une sorte de fureur :

— Est-ce que ce n'est pas une infamie que des hommes se massacrent les uns les autres par la volonté de quelques misérables !

Les idées démocratiques et humanitaires d'une part, de l'autre les intérêts matériels, le développement de la richesse, l'amour de

la vie calme et facile ont bien changé le vieil esprit guerrier de la France.

Mais, malheureusement, à cette décadence de l'esprit guerrier n'a point correspondu un progrès de la moralité ni de l'instruction. Cette campagne m'a révélé à quel point notre nation est ignorante, à quel point se sont obscurcies chez elle les idées religieuses et morales. Il faut avoir vécu avec les soldats pour juger la profondeur du mal. La majorité ne sait ni lire ni écrire; ceux qui ont appris quelque chose dans leur enfance n'en profitent guère plus tard. A Ouzouer, sur cent blessés je n'en ai trouvé que quatre ou cinq qui eussent du goût pour la lecture, deux seulement qui aimassent l'instruction. L'un d'eux était un Corse, homme très-intelligent qui étudiait la géographie et prenait des notes en lisant; l'autre un mobile d'Eure-et-Loir, assez lettré et poète à ses heures. Une ignorance aussi invétérée et aussi répandue produit dans un pays un affaissement général des facultés intellectuelles; j'étais frappé de l'impuissance

de tous ces hommes à suivre un raisonnement, à concevoir clairement une chose. Tandis que les Allemands donnaient des indications claires, précises, fermes, à ceux qui les questionnaient, les Français se représentaient tout d'une manière vague, exagérée, incomplète; ils voyaient vivement une chose et ne voyaient qu'elle; nul discernement, nulle critique; ils croyaient tout, dupes parfois de leur propre imagination. — Le soldat de l'ancienne armée joignait souvent la vanité à l'ignorance; mais à la fin de la campagne, je n'ai plus trouvé ce défaut chez nos soldats; ils reconnaissaient avec une modestie parfois trop humble la supériorité des ennemis. Que de fois j'ai été étonné de l'admiration qu'ils témoignaient pour la belle apparence de l'armée allemande et même pour son courage :

— Comme ils sont imposants avec leurs casques, disaient-ils.

— Ils sont plus hardis que nous, ai-je entendu dire plus d'une fois. Malheureusement

cette modestie n'a point été partagée en France par la masse de la nation qui ne combattait pas ni par les classes soi-disant éclairées.

L'ignorance de nos soldats se manifestait surtout par l'absence de toute idée vraiment religieuse ou morale. J'ai dit plus haut comment la plupart n'ont jamais compris la beauté de la cause pour laquelle ils combattaient ; savaient-ils seulement ce que c'était que la France, l'Alsace, l'Allemagne (1) ? Et la France, d'ailleurs, qu'avait-elle fait pour eux ? Leur avait-elle donné des écoles pour s'instruire ? Les avait-elle conviés à s'occuper des intérêts généraux du pays ou même des intérêts particuliers de leur municipalité ? Non, elle leur avait dit : « Ne t'occupe de rien que de ton champ, mange, bois et ne fais pas de politique. » Quand elle les a appelés à son secours, ils n'ont pas compris ce qu'elle voulait

(1) J'ai demandé un jour à un ouvrier parisien, intelligent et qui a été élevé dans la meilleure école primaire de Paris, quelles étaient les nations étrangères voisines de la France. Il m'a cité les Belges, les Alsaciens et les Lorrains.

dire. La religion obscure et formaliste qu'ils connaissent seule, embarrassée de dogmes bizarres et de cérémonies coûteuses, n'a pas davantage prise sur leur esprit ni sur leur cœur. Quelques-uns étaient superstitieux ; j'en ai vu un vraiment pieux, d'une piété ignorante et enfantine ; il était la risée de tous ses camarades, dont l'incrédulité grossière n'était pas moins ignorante que sa foi. La vraie piété, l'élévation mystique vers un monde invisible et supérieur leur est inconnue ; et il est impossible de se figurer une armée française chantant en chœur, avec un sentiment à la fois religieux et patriotique, des cantiques nationaux tels que le choral de Luther : *Ein' feste Burg ist unser Gott*.

Si du moins, à défaut de croyances religieuses, nos soldats avaient eu de fortes convictions morales ; mais s'ils raillaient les prêtres et l'Eglise, ils n'avaient guère plus de respect pour la pureté des mœurs et les vertus domestiques. La *grivoiserie*, ce sourire complaisant du vice satisfait, ce cynisme qui se croit

innocent parce qu'il est superficiel et qui abaisse et salit toutes les choses grandes et saintes, est le ton naturel de la conversation du troupiier français. On doit s'estimer heureux quand il ne va pas jusqu'à l'obscénité. C'était un spectacle navrant que de voir dans nos villes les mobiles nouvellement recrutés passer dans les rues avec une démarche avinée et chantant des chants de débauche. La probité elle-même manquait bien souvent à ces âmes mal dégrossies. Les paysans peuvent dire si le soldat français respecte plus la propriété du compatriote que le soldat allemand celle de l'ennemi. L'ignorance rend presque inconscient du mal. Un de nos blessés, garçon doux et naïf, me racontait qu'il avait trouvé dans une grange un officier bavarois blessé, et il ajoutait avec une tranquillité effrayante : « Si j'avais vu qu'il avait une si belle montre avec une chaîne, je lui aurais joliment fourré ma baïonnette dans le ventre. » D'autres racontaient sans honte des vols commis sur les blessés et s'étonnaient à peine des actes sem-

blables commis par les Allemands. Un officier soigné dans notre ambulance, avait eu l'or de sa dragonne volé par ses propres soldats pendant qu'ils le transportaient blessé loin du champ de bataille. Si nous avions été en Allemagne, je doute que la conduite de notre armée y eût été plus édifiante que celle de l'armée allemande en France. Il y aurait eu moins d'atrocités commises par système, mais il y aurait eu plus de violences individuelles. On aurait peut-être moins dévasté, mais aurait-on de même respecté les femmes ? Le respect de la femme s'est presque entièrement perdu chez nous ; peu s'en faut qu'il ne soit un ridicule.

Et pourtant, malgré tous ces vices, le soldat français n'est ni méchant ni corrompu. Il a été élevé par une Église qui n'a plus aucune influence morale sur la masse du peuple ; on lui a appris à croire à une religion morte qui n'a su ni ennoblir son esprit ni réchauffer son cœur. Il ignore le bien plutôt qu'il ne veut le mal, Je l'ai déjà dit, c'est un enfant ; ce qui

lui manque, ce sont les qualités viriles. Mais il a d'autres qualités qui empêchent de le juger trop sévèrement et qui permettent d'espérer en l'avenir : il est intelligent, il a bon caractère et bon cœur.

J'ai dit que nos soldats ne savaient pas raisonner, voir les choses d'une manière claire et complète : mais aussi avec quelle vivacité ne saisissent-ils pas le peu qu'ils voient ! Avec quelle originalité ne savent-ils pas l'exprimer ? J'ai lu un grand nombre de lettres de soldats, allemandes et françaises. Les premières exprimaient plus uniformément des sentiments bons et purs ; mais combien les autres étaient plus intéressantes ! L'orthographe et le style laissaient à désirer, mais on y trouvait mille choses fines et délicates dites avec un naturel, un bonheur d'expression qui faisaient mon étonnement et mon admiration.

Le bon caractère, la bonne humeur des Français est proverbiale ; mais jamais elle n'a mieux éclaté que dans ces continuels revers ; nulle part on ne pouvait si bien l'observer

que dans les ambulances. Au milieu des effroyables souffrances de la retraite de la Loire, l'armée ne s'est jamais complètement démoralisée. Il a fallu la défaite du Mans pour lui faire perdre totalement courage. Jusque-là une indomptable espérance vivait en eux. Je ne sais pas s'il y a une seule autre nation en Europe qui eût été capable, après un désastre comme celui de Sedan, de continuer la lutte pendant six mois; bien plus, de croire jusqu'au dernier jour à la possibilité du succès. Nos blessés français étaient loin d'avoir la patience des Allemands; ils se plaignaient davantage, ils étaient plus exigeants. Mais, chez beaucoup d'entre eux, quelle bonne humeur dans la souffrance! L'Allemand s'y soumettait avec une résignation muette; le Français la méprisait et la raillait. Un amputé faisait la leçon à son moignon comme à un enfant capricieux: « Il n'est pas sage, disait-il, il ne veut pas se tenir tranquille. » Un blessé à qui on coupait un doigt, faisait, par ses intarissables plaisanteries, éclater de rire le médecin qui l'opérait.

Ce mépris de la douleur était parfois poussé jusqu'au stoïcisme. J'ai soigné un blessé à qui un éclat d'obus avait enlevé toute la partie du visage qui est entre les yeux et la mâchoire inférieure. Il n'a jamais proféré une plainte, et quand on lui demandait comment il allait, il répondait invariablement par écrit : « Très-bien. » Il me faisait lire tous les jours quelques passages des Maximes d'Épictète, et chaque fois que le stoïcien antique exprimait le mépris et l'indifférence que la douleur inspire au vrai philosophe, ce stoïcien moderne approuvait du geste et du regard.

Enfin, le cœur est demeuré bon chez tous ceux de nos soldats que l'ignorance n'a pas complètement abrutis. Par une curieuse contradiction, ils ne comprennent pas l'amour pur et élevé, et ils respectent et aiment la famille. J'ai trouvé presque tous nos soldats tendres fils et excellents frères. Ils avaient une grande douceur de manières, un vif sentiment du juste, et surtout la compassion pour les faibles, sentiment qui manque d'ordinaire aux Allemands.

Ils seraient incapables d'arrogance envers les vaincus; les Bavaois pris ou blessés à Coulmiers (1) peuvent dire si je me trompe. Un soldat que nous avons soigné longtemps demandait à nous aider comme infirmier. « Je voudrais tant, disait-il, faire aux autres ce que vous m'avez fait. » Tandis que chez l'Allemand on est souvent froissé par l'étroitesse d'esprit, la susceptibilité mesquine, les brutalités sans cause, il y a chez le Français quelque chose de large, d'aimable, de généreux, qui le rend sympathique comme individu, même aux nations qui haïssent le plus sa patrie.

Si ces qualités étaient mûries par l'éducation et affermies par un sérieux sentiment du devoir, nous pourrions beaucoup espérer de notre nation. Avec notre légèreté et notre

(1) Je parle ici de la conduite des soldats avec ceux qu'ils viennent de combattre. Les Bavaois qui ont été prisonniers à Pau ont élevé contre les traitements dont ils ont été l'objet les mêmes plaintes qu'ont fait entendre nos prisonniers en Allemagne; cela m'a rendu un peu sceptique en ce qui concerne les récits des prisonniers en général.

ignorance actuelles, chacune de ces qualités est un charme, aucune n'est une vertu.

Je ne parlerai pas longuement des officiers : leurs qualités et leurs défauts ne diffèrent pas sensiblement de ceux des soldats ; quant aux sous-officiers, rien d'essentiel ne les distingue de la masse de l'armée. Presque tous nos officiers sont braves ; quelques-uns sont des modèles de courtoisie et de générosité ; il en est qui sont instruits, laborieux, et qui ne le cèdent en rien aux meilleurs officiers allemands. Mais pris dans l'ensemble, nos officiers ne se font pas remarquer, comme ceux de l'armée allemande, par la supériorité de leur instruction et de leurs manières. Beaucoup d'entre eux ne doivent leurs grades qu'à leur courage, non à leurs connaissances ni à leurs talents ; habitués d'ailleurs aux mœurs de garnison, gâtés par la vie des cafés, ils étaient incapables de remplir dans une guerre sérieuse les fonctions que leurs grades leur conféraient. On a trop parlé de leur ignorance, surtout en matière de géographie,

pour qu'il soit nécessaire d'y insister beaucoup. La veille de la bataille de Patay, un colonel faisant fonction de général déjeunait avec nous, à quelques lieues de l'ennemi ; il ignorait le nom du village où il faisait passer sa brigade :

— Comment donc, dit-il à la fin du repas, s'appelle cet endroit où j'ai si bien déjeuné ?

Avant Sedan, j'ai rencontré à plusieurs reprises des officiers qui confondaient la Meuse et la Moselle, et croyaient Sedan sur la même rivière que Metz. Enfin nous avons rencontré un lieutenant-colonel qui ne savait pas qu'il existât une ville du nom de Caen. Et pourtant ils étaient d'ordinaire satisfaits d'eux-mêmes ; ne sachant rien, ils ne doutaient de rien ; ils avaient des airs matamores, et jusqu'au bout ils ont persévéré dans leurs habitudes de paresse et d'insouciance. J'ignore la manière dont ils se seraient conduits s'ils avaient envahi l'Allemagne. Mais leurs propres compatriotes n'ont pas toujours eu à se louer d'eux. J'ai vu le château d'Ecomans, entre

Châteaudun et Vendôme, complètement dévasté ; il l'avait été par des officiers français, si j'en crois le témoignage de l'un de ceux qui y ont été cantonnés. A quelques kilomètres de là, le magnifique château de Lierville, occupé par les Prussiens, n'avait presque pas eu à souffrir. Il n'en était point partout ainsi sans doute, mais le contraste de ces deux faits n'en est que plus frappant.

Le manque d'éducation personnelle et d'éducation militaire chez nos officiers leur faisait commettre constamment des fautes grossières. Combien d'innocents ont été victimes de la manie d'autorité et de l'affolement qui faisait voir des espions partout ! J'ai vu un malheureux hôtelier gardé à vue pendant une après-midi par deux soldats, parce qu'il n'avait pu donner que de la viande froide à un capitaine de mobiles et lui avait refusé une omelette ! Nous-mêmes, nous avons eu à nous plaindre plus d'une fois des procédés des officiers à notre égard. Près de Sedan, le 30 août au matin, j'ai été grossièrement insulté

avec une dame infirmière par un colonel d'infanterie qui, sans motif, se mit à nous appeler : « Paresseux, propres à rien, faiseurs d'embarras. » A Saint-Léonard, l'intendance refusait de nous donner des rations de viande pour les malades que nous soignons. Nous étions obligés de chercher les vivres à six kilomètres de là, tandis que la boucherie du régiment était devant notre porte. Ces vexations nous humiliaient d'autant plus dans notre amour-propre national que les Allemands nous ont traités presque toujours avec beaucoup d'égards, nous offrant toutes les facilités désirables pour l'entretien de notre ambulance. Nous traversions sans difficulté leurs avant-postes, et nous étions constamment arrêtés aux avant-postes français. Une fois même, deux membres de notre ambulance, bien que munis de papiers en règle, ont été arrêtés près de Mayenne par un capitaine de mobiles, mis en prison, gardés pendant quatre jours de forte gelée dans une chambre sans feu, n'ayant ni lit ni paille pour se coucher. On

menaça de les fusiller comme espions, puis on les relâcha sans explications. Les autorités militaires étaient si nouvelles au métier, si inexpérimentées, que même vis-à-vis des blessés, elles ne savaient pas toujours observer les convenances. Deux officiers bavarois blessés, transportés de Vendôme à Tours, ont été mis sous la garde de cinq gendarmes. A Tours, on leur a enlevé leurs ordonnances, qu'un ordre exprès du colonel français leur avait laissés. On a envoyé les ordonnances à l'île d'Oléron, tandis que les blessés étaient soumis à une stricte surveillance à l'hôpital militaire.

Il est triste d'ajouter que les médecins militaires avaient généralement les mêmes défauts que les autres officiers. Il y avait de nobles et éclatantes exceptions, par exemple dans la belle ambulance divisionnaire du 16<sup>e</sup> corps, dirigée par M. de Combarieu(1). Mais la plupart des majors et aides-majors avaient

(1) Les médecins français apportaient souvent dans la manière dont ils traitaient les Allemands blessés un sentiment

contracté dans la vie de garnison des habitudes déplorables de paresse et d'incurie. Après la bataille du 18 août, nous en avons vu qui laissaient des blessés sans soins, par terre, dans la rue, tandis qu'ils faisaient tranquillement leur cuisine dans une grange. Sur nos observations :

— Nous avons fini nos amputations, dit l'un d'eux, le reste ne nous regarde pas.

Les ambulances internationales ont un peu suppléé à l'insuffisance des ambulances militaires, mais elles-mêmes laissaient beaucoup à désirer. Notre service sanitaire est à réorganiser tout entier. Mais cela n'est possible qu'en réorganisant l'armée, et pour réorganiser l'armée il faut réorganiser la nation elle-même.

de générosité que les médecins allemands étaient loin d'avoir au même degré. Ceux-ci remplissaient strictement leur devoir, mais faisaient naturellement passer les compatriotes avant les ennemis, tandis que je sais plus d'un major français qui distribuait d'abord des couvertures aux Allemands, quand il n'y en avait pas pour tout le monde. Un jeune blessé bavarois nous a bien fait rire un jour en nous disant : « Les Français sont pourtant bien mieux élevés que nous. »

— *Die Franzosen sind doch viel besser erzogen als wir.* »